M. GAGE,
Secrétaire du Trésor.

TEMPERATURE

Du 15 décembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	40	4
Midi.....	46	8
3 P. M.....	50	10
6 P. M.....	48	9

Bureau météorologique.

Washington, 15 décembre— Indications pour la Louisiane — Temps beau samedi, le froid continuant; dimanche beau, plus chaud; vents frais du nord à est.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

La Chauve-Souris,
Napoléon chez la Somnambule.
Le Crime de Pascal Géron.
Juju.
L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

UN Nouveau Désastre —DES— ANGLAIS.

Nos lecteurs parcourront avec étonnement, avec une sorte de stupéfaction, les nouvelles qui viennent de nous arriver, assez tard, durant la nuit, du théâtre des hostilités dans le Sud de l'Afrique.

Il ne s'agit pas ici de nouvelles fausses, comme on nous en a tant raconté depuis le commencement de cette guerre. Les dépêches sont parfaitement authentiques; elles ont été expédiées par le général Buller qui a le commandement en chef des forces britanniques.

Le général avoue une défaite complète, une défaite écrasante. Pour quiconque sait lire entre les lignes, c'est presqu'une annihilation de l'armée anglaise. Le malheureux général a perdu nous ne savons combien de milliers d'hommes et presque toute son artillerie.

Il se voit obligé de battre en retraite pour sauver ce qui lui reste d'hommes et de matériel.

Ce désastre, un peu prévu par les observateurs et les hommes politiques des deux mondes, mais complètement inattendu pour le gros des populations des deux côtés de l'Atlantique, change complètement la situation. C'en est fait désormais du prestige dont avait su s'entourer savamment la puissance britannique. Il a suffi de la résistance déterminée d'une poignée d'hommes, pour réduire à néant tout cet empire, qui ne reposait que sur la crédulité publique et sur l'aveuglement de certaines puissances qui sacrifiaient les intérêts de l'humanité à leurs mesquines et égoïstes ambitions.

Oui, certes, l'Angleterre est un colosse; il y aurait mauvaise grâce à le nier, mais un colosse aux pieds d'argile. Il suffirait de l'entente de deux ou trois puissances européennes pour faire écrouler misérablement tout cet échafaudage qui ne repose que sur le mensonge et la charlatanerie.

Que va-t-il advenir? Dieu seul le sait. Il est évident que les populations du Sud de l'Afrique vont se soulever et secouer un joug qui leur est odieux.

Nous plaignons fort la Reine Victoria, qui est innocente des fautes que l'on commet en son nom. Qui sait si elle n'est pas destinée à voir s'écrouler, dans ses derniers jours, cet empire qui faisait la gloire de son règne et l'orgueil de ses sujets?

Le monument de Rockfeller.

Un milliardaire américain, M. Rockfeller, mort récemment, avait déclaré dans son testament qu'il voulait un monument funéraire aussi simple que possible; une pierre, sans ornement ni inscription d'aucune sorte.

Seulement, il en fixait les dimensions, et celles-ci sont telles, que l'on se trouve en présence d'un monument très orgueilleux dans son hypocrisie. On peut voir depuis quelques jours cette pierre dans le principal cimetière de la grande ville de Cleveland.

C'est un bloc de granit qui a coûté 250,000 francs, et dont le transport et l'installation ont encore exigé une dépense de 50,000 fr. Ce monolithe a vingt mètres de hauteur, avec une base de plus de neuf mètres carrés. Ce sont à peu de choses près les dimensions de l'obélisque qui se trouve sur la place de la Concorde à Paris.

UNE LECTRICE DE ROMANS.

Il vient de mourir à Breslau, dans la Silésie, une dame allemande qui, sa vie durant, a lu, paraît-il, plus de dix-neuf mille romans.

Or, cette excellente cliente des bibliothèques et librairies de la ville est morte à l'âge de quarante-six ans. Si donc elle avait vécu jusqu'à soixante dix ans, en continuant à lire avec la même ardeur, elle n'aurait pas dévoré moins de trente-quatre mille romans, ce qui, vraiment, n'eût pas été ordinaire.

Tel qu'il est, le chiffre de dix-neuf mille est assez imposant, car il représente déjà une consommation moyenne de deux livres environ par jour toute l'année, et cela pendant trente ans.

Pour guérir à jamais de la constipation.

Prenez le Cascarets Candy Cathartic, 10 cts ou 25 cts. Si le C. C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous remmettront votre argent.

LA QUESTION —DU— TRANSVAAL.

Le Dr Leyds, ministre plénipotentiaire de la République du Transvaal en Europe.

M. le docteur Leyds, représentant la République sud-africaine, est accrédité auprès des gouvernements de la France, de l'Allemagne, de la Russie, du Portugal, de la Belgique, des Pays-Bas. Il est, à proprement parler, le ministre des affaires étrangères du président Krüger dans l'Europe continentale.

Les nations généreuses s'émeuvent en faveur du peuple indépendant et fier, contre lequel une formidable puissance s'est armée, afin de lui disputer les âpres plateaux où il s'est réfugié. Une liberté qui résiste est chose dure à écraser, paraît-il, puisque l'Angleterre, avec ses 400 millions de sujets et ses incalculables ressources, n'est pas encore parvenue à la briser, ni même à l'entamer. La cause dont le ministre du Transvaal est l'avocat est digne de tous les respects.

Le docteur Leyds est un jeune. Il vient à peine de dépasser la quarantaine. Sa fine physionomie révèle l'homme d'études et l'homme de volonté. Son abord semble froid et réservé, comme celui de la plupart des Néerlandais. Mais sa parole exprime les sentiments d'une âme ardente au patriotisme, et d'un cœur reconnaissant aux amis de son pays d'adoption.

Il y a quelques années, le président Krüger se rendait à Amsterdam. Il cherchait, au berceau de sa race un homme de loi. Les Boers sont des pasteurs infatigables, d'adroits chasseurs, au besoin de valeureux soldats. Mais ils consacrent plus volontiers leurs loisirs à la lecture de la Bible qu'à l'étude des sciences abstraites. Aussi, M. Krüger, ayant besoin d'un juriste, s'adressa au recteur de l'Université d'Amsterdam. Celui-ci désigna tout de suite un jeune docteur, qui venait de soutenir brillamment ses thèses. "—C'est presque un enfant, objecta le vieux président. — Voyez-le et interrogez-le", répondit le recteur. Ainsi fit M. Krüger, et l'étudiant d'Amsterdam fut promu d'emblée au grade de procureur d'Etat, c'est-à-dire ministre de la justice au Transvaal. Plus tard, on le nomma au poste de secrétaire d'Etat, où M. Reitz lui succéda, lorsque le jeune ministre fut élevé à l'incomparable dignité d'avocat des droits opprimés à la barre des nations civilisées.

Sa résidence officielle est à Bruxelles. Il y occupe un hôtel simple et confortable dans le voisinage de l'avenue Louise.

Voici les déclarations du Dr Leyds, à propos de cette question du Transvaal dont tout le monde parle en ce moment sans l'avoir étudiée, sans en connaître le premier mot.

J'espérais, dit le Dr, que nos ennemis nous épargneraient au moins l'outrage et la calomnie, et qu'ils vénéreraient en notre illustre président les vertus du peuple dont il est le chef. Je me trompais. Il s'est rencontré un député anglais qui nous veut plus de mal que M. Chamberlain : celui-ci nous attaque en notre liberté, M. Stanley en notre honneur.

Il se peut que nous soyons vaincus. Je ne le crois pas. Nos Burghers ne sont inférieurs en rien à leurs agresseurs. Ils les surpassent par la foi en la justice de leur cause. Mais quoi qu'il arrive, il faut que notre droit apparaisse clair, évident et pur aux yeux des honnêtes gens. Nous disputerons tous les terrains à nos adversaires: celui du droit, celui de l'opinion, comme celui du sol national.

M. Stanley a exploré le centre de l'Afrique. Il prétend aussi connaître à fond le Transvaal. Vous allez voir.

D'abord, M. Stanley n'a pas passé qu'une journée à Pretoria. Il s'est arrêté cinq ou six jours à Johannesburg, qui n'est pas une ville transvaalienne, mais plutôt une cité de spéculateurs cosmopolites. Là, il n'a vu que des amis de Cecil Rhodes et de Jameson. Il a été bien mal renseigné.

Finissons-en tout de suite avec les moindres de ses calomnies, afin de vous faire apprécier sa véracité. Je ne relèverai pas l'injure de "vieux chimpanzé" décernée à notre illustre président. Il vaut mieux la laisser par terre, où elle est tombée. On accuse nos paysans d'ignorer l'usage du savon. Or, ils sont beaucoup plus propres que les vagabonds des faubourgs de Londres.

La preuve, c'est que nous avons là-bas là-bas des fabriques de savon qui ont, croyez-moi d'autres clients que les Cafres ou les Uitlanders! M. Stanley prétend que ce produit de première nécessité est hors de prix chez nous, trois francs le morceau! Or, le savon, suivant le tarif officiel que voici, vaut au Transvaal, douze sous la livre pour l'usage domestique, vingt-cinq sous pour le savon de luxe. On n'en aurait pas à ce prix dans les parfumeries anglaises. Même erreur pour les allumettes, qui valent six centimes la boite, que l'on paie en France dix et quinze centimes. En dépit des affirmations de M. Stanley, on n'a jamais vu un paysan boer se servir de briquet pour allumer sa pipe. Et quand cela serait?.... Il y a aussi la question du café. M. Stanley nous reproche de ne l'avoir pas taxé, parce que les Boers en consomment beaucoup et que l'impôt ne doit être payé chez nous que par les Anglais.

Lisez encore nos tarifs : le café est taxé à 7 0|0 *ad valorem*, comme toutes les autres denrées alimentaires. Voilà la véracité; et M. Stanley défie la contradiction! Par ces petites choses, jugez des grandes!

Les monopoles seraient, dit-on, l'origine de la fortune de M. Krüger. Il aurait touché des pots-de-vin sur les concessions. Lorsque le Transvaal était un pays tout à fait neuf, là comme ailleurs, on a établi des monopoles pour créer des industries. Mais la plupart de ces monopoles ont cessé par la désuétude, avant même l'expiration du terme. Il n'en reste guère que trois: la dynamite, l'alcool, la tannerie.

D'autres nations civilisées en ont davantage. Quant au produit de ces monopoles, il passe exclusivement dans les caisses de l'Etat où il est contrôlé par le Volksraad. Il en fut ainsi pour la redevance de 5 shellings par caisse de dynamite. Tant qu'elle dura, cette redevance fut perçue par l'Etat et non par M. Krüger. On l'a abolie, en même temps qu'on obligeait les fournisseurs de dynamite à abaisser leurs prix, au profit des entrepreneurs de mines.

On peut affirmer que la fortune de M. Krüger n'a pas coûté un centime à l'Etat, et qu'elle n'a été augmentée par aucune spéculation sur les affaires publiques.

M. Krüger est un grand propriétaire fermier. Il possède de nombreuses fermes. Il les vend avec bénéfice, quand il en trouve l'occasion. Ainsi fit-il pour sa ferme de Geduld, qu'il a cédée à la Société Goerz pour un très grand prix, parce qu'elle est située en territoire aurifère. Ajoutez à cela les économies que le président réalise sur son traitement, et qu'il applique à l'achat d'autres fermes.

C'est par plaisanterie sans doute que M. Stanley, l'agent anglais, dit qu'en 1883 M. Kruger n'a pu acquitter, sans le secours d'un ami, sa note d'hôtel à Londres. Le Volksraad avait voté pour les frais de voyage de la députation une somme de 100,000 francs.

Voilà un homme vraiment bien informé!

A entendre M. Stanley, les Boers sont des brutes qui ne savent pas lire. Or, aucun d'eux n'est admis dans la communion des fidèles, à l'église, s'il ne sait pas lire. Et dans chaque bourgade, on publie un journal. Pour qui?

Les journaux! Suivant nos accusateurs, nous sommes des bourreaux de journalistes. Nous les soumettons aux plus cruels traitements, nous les déshabillons pour les faire passer sous l'impudique indiscrétion de l'anthropométrie! Or, le système de M. Bertillon n'a été importé au Transvaal qu'au mois de septembre dernier. Quant aux journaux ils usent d'une liberté qui dépasse celle des plus ardents polémistes d'Europe. Les condamnations de presse sont très rares; elles sont toujours pécuniaires. Les deux plus remarquables ont frappé précisément le *Volkstem* et la *Randpose*, deux organes officieux de la politique de M. Krüger, deux journaux burguers!

Le Dr Leyds prouve ensuite, pièces en mains, que la suzeraineté sur le Transvaal a été abolie par l'Angleterre elle-même. Il reproduit une pièce originale où Lord Derby a rayé, de sa propre main, le préambule de 1881 et toutes les clauses relatives à la suzeraineté, et où le nom de République Sud-Africaine est substitué au nom d'Etat du Transvaal.

Ainsi conclut le Dr Leids, il n'est plus question de suzeraineté. Depuis 1884, il n'y a plus de résident britannique à Pretoria. Nous sommes absolument libres dans notre administration intérieure, et aussi dans nos relations extérieures, puisque nous pouvons négocier, conclure des traités avec tous les Etats et les faire ratifier par notre Volksraad avec cette unique réserve que ces traités ne seront exécutoires qu'après l'approbation de la reine. Dans son rapport au Volksraad, la députation dit (Livre Bleu C. 9,507) que "la Convention met fin à la suzeraineté britannique et lord Rosmead, qui a signé la nouvelle Convention le reconnait expressément.

Cette interprétation a été confirmée par tous les jurisconsultes internationaux, tels que MM. Westlake, Desjardins, Despagnet, Heilborn, etc. Etait-il besoin de ces consultations, alors que la République sud-africaine, depuis lors, n'a cessé d'agir comme Etat absolument souverain?

Nouvelles sources de pétrole.

Comme si ce n'était point assez des formidables gisements de pétrole que possèdent déjà les Etats-Unis, et notamment de ceux que l'on exploite en Californie depuis un certain temps, la Pennsylvanie vient maintenant ajouter sa production à celle du reste de la Confédération. Des sources de pétrole extrêmement nombreuses ont été, en effet, découvertes sur le territoire d'un petit village de 400 habitants, Gaines, situé dans la région montagneuse du comté de Tioga.

Depuis longtemps, l'attention des habitants avait été attirée par des détonations souterraines et par des jets de vapeur qui s'ouvraient un passage à la surface du sol. Un propriétaire, particulièrement entreprenant, fit forer un puits qui donna immédiatement un rendement considérable; de nombreux imitateurs ont suivi son exemple.

LES SONGES.

Les songes, quoiqu'ils soient des illusions, sont presque aussi mystérieux que des réalités. Un savant italien, M. de Sanctis, vient de leur consacrer une étude importante. Il a remarqué que, chez les enfants de six à treize ans, la fréquence des songes croissait en raison directe de l'âge. Chez les vieillards, au contraire, la faculté de rêver s'affaiblit. Parfois quelque vieux souvenir revit encore dans leur sommeil. Mais leurs rêves sont commandés par les influences de l'air, direction du vent ou pression barométrique. Sur 100 adultes on en trouve 9 dans chaque sexe qui ne rêvent jamais; 81 ont des songes, et les femmes plus souvent que les hommes. Sur 100 hommes, 50 rêvent rarement, 27 souvent et 13 constamment. Sur 100 femmes, 33 rêvent constamment, 45 souvent et 13 rarement. Leurs rêves sont aussi plus riches et plus divers: 85 hommes et seulement 75 femmes ont des songes qui répètent leur vie réelle. Au surplus, on ne se rappelle qu'une très faible partie de ses rêves. Il y avait un intérêt particulier à connaître ceux des criminels. Macario leur supposait des cauchemars, qui fussent la revanche de la conscience. Despiné avait remarqué, au contraire, que le sommeil d'un assassin donnait un parfait exemple de celui du juste. M. de Sanctis est de cet avis. Expérimentant sur les détenus de la prison d'Orvieto, il remarqua que leur sommeil était excellent. Ils rêvaient peu, et des rêves paisibles. Sur 93, 28 seulement revirent en songe leur crime. Naturellement, ils dormaient d'autant mieux qu'ils étaient de plus grands scélérats. Les nuits qui suivent l'attentat sont particulièrement heureuses. Et cela se comprend. Un beau crime est une grosse dépense de force nerveuse. Cette dépense appelle un sommeil réparateur. Il en est de même de tous les exercices violents. Le crime se comporte comme eux: il est une forme du surmenage.

Les cerises de la 20e année.

Ah! qu'il avait raison, le docteur Faust, quand courbé sous le poids des ans, à moitié abruti par l'étude, à ce gredin de Méphisto qui lui demandait ce qu'il désirait le plus, il répondait: «la jeunesse»! Tout est là, en effet. Le grand problème à résoudre et qui peut-être ne se résoudra jamais, consiste en ceci: allier la jeunesse qui est essentiellement et nécessairement inexpérimentée, avec l'expérience qui est le fruit de l'âge et des longues études.

Dans les critiques que nous faisons de nos cadets, dans les amicales railleries que nous leur adressons, il n'y a peut-être que le regret de ne pouvoir pas faire comme eux, et tout cela, au fond, se traduit par le mot, éternellement vrai, du paysan d'Edmond About à propos de cerises:

—Oh! les cerises de 1848! Jamais plus je n'en mangerai d'aussi bonnes, car jamais plus je n'aurai vingt ans!....

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

La voilà sur son départ, cette superbe troupe de drame et de tragédie qui avait pour étoiles MM. James, Hanford et Mme Kathrin Kidder. Plus qu'une matinée pour "The Winter's Tale", et qu'une soirée pour Macbeth, deux représentations successives bien faites pour attirer la foule.

Demain soir, changement complet de spectacle: "The Little Minister", première d'une production qui a ici de nombreux admirateurs. Quant aux artistes qui sont chargés de l'interpréter, il suffit de citer Adelaïde Thurston et Ira A. Hards—le Petit Ministre—pour s'attendre à d'excellentes interprétations et à de magnifiques succès.

En attendant, ce soir, Macbeth.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Little Lord Fauntleroy" continuera à attirer la foule jusqu'à ce soir; car demain, dans l'après-midi, il y aura la première des "Two Orphans"—"Les Deux Orphelines—œuvre de ce dramaturge incomparable que l'on appelait D'Ennery et qui a écrit de fort belles choses, parce qu'il croyait à ce qu'il faisait. D'Ennery est le dernier des dramaturges qui croyaient à ce qu'ils faisaient, qui avaient la foi.

Les principaux rôles seront remplis par Miss Esther Lyon, Miss Blanche Seymour et M. Wm. Farnum. Le succès est assuré d'avance.

CRESCENT THEATRE.

Corinne et "The Little Host" vont disparaître, ce soir, mais pour laisser la place à la fameuse troupe de minstrels Pringle et Rusco qui donnent leur première représentation demain.

Ce sont des artistes de couleur que les minstrels Pringle et Rusco. Ils n'en ont que plus de valeur à nos yeux. Ils sont, d'ailleurs, accoutumés au succès. Partout on les acclame.

Nous apprenons que, en leur honneur, le balcon du Crescent a été réservé à la population de couleur.

Demain soir, la salle du Crescent sera comble.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir, deuxième représentation de Manon, avec M. Bonnard et Mme Madier de Montjau, le plus joli duo que l'on puisse imaginer—l'homme et la femme qui semblent avoir été crées et élevés pour jouer ces deux rôles. Il y aura une foule énorme, ce soir, au théâtre de la rue Bourbon.

Demain, en matinée, "Les Huguenots" avec Mme Clément et M. Gauthier, retour de Chicago, où il avait été engagé pour chanter le rôle de Sameon, dans l'Oratorio, Samson et Dalila, que nous avons déjà entendu ici, arrangé pour la scène.

Demain soir, la plus distinguée des opérettes de l'école française, "le Cœur et la Main".

A l'Opéra, répétitions, soir et matin, de "Salammbo", où va débuter Mlle Pacary dont on attend l'arrivée avec impatience. Elle doit arriver, ce soir ou demain matin, à New York.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Volontiers, l'on cherche des mystères, des drames, des crimes... enfin des causes profondes à l'origine des brouilles, conjugales ou autres.

Peut-être y en a-t-il quelquefois, mais alors on les ignore, ou bien elles sont travesties.

Au fait, les vraies querelles, les séparations durables, c'est d'avoir chaud quand l'autre a froid, c'est de bien dormir quand il veille, c'est d'exécrer les plats, les jeux et les théâtres qu'il goûte.

Ce sont là des raisons, quand l'amour ne dit rien.

Feuilleton —:DE:— L'Abeille de la N. O.

4 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

III

ANDRÈS.

(Suite.)

—Ben! La belle affaire!.... On retrouverait toujours ses abatis. Numérote les tiens et plombe ta margoulette. T'es pas à la Chambre des députés et des discours, il n'en faut plus!....

Museau-Fin—puisque l'artiste était avantagé de ce joli surnom — se le tint pour dit, et cessa instantanément ses doléances.

D'ailleurs, son facétieux porteur descendait une pente assez raide et le moindre faux mouvement du transporté malgré lui pouvait déterminer une chute en avant qui n'eût pas été sans danger.

Ils parcoururent ainsi une centaine de pas environ et touchèrent au but.

—Baisse ton cibelot, car pour passer en cheminée, c'est tout juste, Auguste!

Cet avertissement de Coupe-la-Peau était nécessaire; en effet, la vieille cabane de bois à moitié effondrée, adossée en appentis à la paroi de la carrière, n'avait pas une entrée monumentale: deux poutres biaises accolées en triangle.

Le pseudo aquarelliste fit donc sagement de suivre le conseil donné et les deux hommes pénétrèrent sans avaries dans l'intérieur de la cabane. Il n'y avait pas de plafond et l'inclinaison du toit donnait de la hauteur le long du rocher; Coupe la Peau put simuler une emballage pour venir déposer son fardeau au fond de l'abri, devant un groupe de trois personnes qui se tenaient assises sur des blocs de pierre.

—Gagné, au petit trot! fit-il avec un gros rire.

L'aquarelliste, tombé tant bien que mal sur ses jambes, reprit de l'assurance en touchant le sol ferme.

—Il n'a que des choses stupides comme ça, à inventer ce gros hippopotame-là!.... s'écria-t-il.

—Monsieur n'est pas content de la promenade?.... Monsieur grogne? Monsieur dit à sa monture des petits noms d'oiseaux? Faut-il reporter monsieur à l'endroit où on l'a pris?....

—Qu'est ce que vous en avez encore? demanda aigrement une voix de femme.

C'était un pittoresque assemblage d'individus que nous présentons à nos lecteurs.

D'abord, Auguste Billette, le faux peintre qui toute la journée avait fait semblant de dessiner la Maison Grise, mais qui, en réalité, surveillait les allées et venues des habitants et des visiteurs, en vue de quelque mystérieux projet.

Mince, délicat, joli garçon, paraissant vingt-cinq ans environ, c'était un raté, un fruit sec envoyé à Paris par de braves parents désireux que leur fils fût un homme de bureau, un fonctionnaire, et qui, moitié par paresse, moitié par insuffisance, n'avait abouti à rien.

Billette s'était refusé à retourner dans sa province; la vie de Paris en avait fait un naufragé; et de chute en chute il en était arrivé à faire partie d'une bande dont les hauts faits nous seront bientôt révélés. Pour caractériser ses façons de petits maîtres ses dédains affectés et sa gourmandise réelle, on lui avait décerné le surnon [de Museau-Fin. Les imaginations populaires ont de ces morts qui peignent un homme d'un seul trait.

L'autre, Coupe-la-Peau, était un gros et fort garçon de vingt-trois ans, blond-roux, épaules bombées, poitrine saillante, un hercule doux et accomodant lorsqu'on ne discutait pas sa force et l'opportunité des plaisanteries grossières dont il était coutumier, mais dangereux et prêt aux pires violences lorsque la colère le dominait. Nature passive, subissant d'ailleurs toute domination intellectuelle.

Il avait exercé la profession de garçon boucher, mais sa maladresse irréductible le vouait aux besognes d'abattoir et jamais il n'avait pu soupçonner même, l'art subtil de parer un morceau de viande et de le présenter à l'acheteur sous tous ses avantages... maintes fois trompeurs.

Ses camarades, tournant en dérision ses malheureux efforts pour le travail d'étal, l'avaient surnommé Coupe-la-Peau, c'est-à-dire écorcheur, "bouzilleur" de viande.

Il s'était vengé en assommant à coups de poing l'un des inventeurs de ce surnom désobligeant; poursuivi en police correctionnelle, il avait été condamné à un mois de prison.

Cette condamnation fut son irrémédiable perte. Il sortit de la maison de détention avec le dégoût du travail qui lui avait valu de telles avanies et la conviction invétérée qu'il n'y avait au monde qu'une seule chose indiscutable et digne de respect: la force musculaire.

Coupe-la-Peau s'appelait de son vrai nom Ernest Marteau et il possédait quelque part une famille honorable qui l'avait rejeté après sa condamnation et dont il ne s'inquiétait plus du tout.

Il avait pour compagne une petite femme maigriote et doucereuse, brune avec de grands yeux bleus caressants. Mais si les yeux sont des fenêtres ouvertes sur l'âme, les fenêtres psychiques de demoiselle Elise Combarieu étaient ornées de rideaux trompeurs.

Aigre, jalouse, méchante, son caractère formait le contraste le plus complet avec son aspect extérieur.

Dans le monde où elle vivait, on avait traduit ingénieusement cette disparate par le vocable imagé de: Susurette.

C'était Susurette qui avait interpellé Billette et Marteau à leur arrivée dans la cabane [en planches.

Deux hommes se tenaient près d'elle, silencieux dans l'obscurité envahissante.

De petite taille, une barbe de Christ châtain-clair, le visage immobile, les yeux perdus dans le vague, tel était Raisonnable, ancien ouvrier mécanicien.

Rêveur, doux dans ses gestes, violent et précis dans ses rares paroles, il inquiétait par son regard concentré filtrant sous des paupières lourdes.

Le dernier individu était un manœuvre dont on s'inquiétait peu, car il appartenait à la catégorie de ceux qui sont de l'avis de tout le monde, toujours prêts à faire ce que les autres font. Natif de Bergerac, on l'appelait tout naturellement Périgourdin.

Museau-Fin, Coupe-la-Peau, Susurette, Raisonnable et Périgourdin constituaient un très remarquable assemblage de pittoresques individus et d'adversaires redoutables sans doute, pour une Société qui n'avait pas pour leurs personnes les égards et les sollicitudes auxquels ils étaient convaincus d'avoir droit.

A cette jolie troupe, il manquait le chef.

—Qu'est-ce que vous en avez encore?.... avait demandé Susurette.

—Il y a, ma petite Marie.... commença l'Artiste.

—D'abord, c'est pas ta petite Marie!.... interrompit Coupe-la-peau.

—Tais-toi, grosse bête!.... dit l'intéressée.

Auguste Billette, grâce à cette interruption catégorique contre laquelle l'ex-garçon boucher ne protestait point, put conter comment il avait été brutalement saisi par le facétieux Ernest, jeté sur ses épaules, emporté malgré lui et menacé s'il bougeait d'un plongeon au fond de la carrière.

Marie haussa les épaules et prononça:

—C'est pas des coups à faire quand on est dans le travail sérieux!....

—Bon! protesta Coupe-la-Peau. V'la que c'est encore moi qu'a tort! Pourtant, nom d'une panse de bique! j'ai été complaisamment au-devant de lui, pour qu'il ne s'égare pas, voyant la nuit venir; je l'ai retiré d'un trou plein d'épines où il s'était fourré jusqu'au cou; je l'ai porté jusqu'ici pour qu'il ne dégringole pas dans un autre; et il n'est pas encore content, et il réclame!...

Malheur! y a point de justice!

—Veux-tu pas crier si fort, grand idiot!... Des soldats du fort rôdent des fois dans les bois, et ils pourraient venir ici par curiosité....

—Ils seraient bien reçus....

—Oui! Des cris, du tapage, une bataille, il ne pense qu'à ça, le gros butor!.... Ah! va, tu seras Coupe-la-Peau toute ta vie, toi!.....

Ernest Marteau baissa la tête sous cette aigre algarade, se contentant de grommeler:

—Bon! la v'là encore après moi!.....

—Voyons est-ce le moment de faire des farces et de se disputer?....